

NADA FRANÇAIS

libéral hebdomadaire du district d'Iberville.
MENTI, ... \$1.00 par an
payable d'avance.

RIEL MARCHAND,
Rédacteur propriétaire

1103
Rue St. Jean
Iberville, La.

JOUR LE JOUR

eur que le gouvernement
ord Stratheona l'offre de
s frais un contingent de
s en Afrique durant la
a demandé, paraît-il, au
ent de fournir à ces 400
s accoutrements et acces-

agnifique presse que nous
stallée la semaine dernière,
ers, fonctionne à merveille,
pérons qu'à l'aide des amélio-
rations nous faisons depuis quel-
ques années, nous donnerons sa-
tisfaction complète, à nos

nariage de M. Eugène Tarte,
s propriétaires de la "Patricie",
lle Anna Marie Pelletier, a été
é mardi matin, à l'église St.
de France à Montréal par M. le
curé.

et Mme Eugène Tarte sont allés
leur lune de miel à New-York.

nouvelles que nous recevons de
brooke sont des plus encourage-
antes. Nos amis se comptent assu-
és de la victoire du candidat libéral,
L. Lebaron.

L'hon. Wilfrid Laurier doit se ren-
à Sherbrooke aujourd'hui jeudi.
citoyens de la capitale des Cana-
d'Est doivent faire une grande
monstration en l'honneur du pre-
mier ministre.

M. Bergeron et Milton McDonald
nt à la recherche d'un candidat
ur le comté de Berthier.

Il est probable que M. Renaud,
ocat et maire de Joliette, n'accep-
ra point la candidature que lui ont
tente ces messieurs.

M. et Mme Napoléon Lamarche,
miliés au dessus du magasin de
Hector Prévet, marchand de
ouveautés, numéro 267, rue St-Laun-
Montréal, ont failli perdre la
e, mardi soir, dans des circonstan-
s particulièrement tragiques. Le
n s'étant déclaré dans le magasin,
outes les issues furent fermées.

Les dommages causés par l'incen-
die au magasin de M. Prévet ont
évalués à \$10,000.

Voici comment est formé le cabi-
net Macdonald, au Manitoba:
Premier ministre et procureur gé-
néral, l'hon. M. Macdonald;
Trésorier provincial et ministre de
l'Agriculture, l'hon. M. Davidson;
Secrétaire provincial et ministre
des travaux publics, l'hon. M.
McFadden;

Ministres sans portefeuille, M.
James Johnson et Colin H. Campbell.
L'enquête préliminaire dans la ca-
se de Ferdinand Lemieux, accusé
d'avoir détourné \$173,000 dans le
faire de la banque Ville Marie, donne
lieu à d'intéressants développements.
Voici la liste des personnes invli-
ées dans cette affaire, qui ont été
étées jusqu'à ce jour:
William Weir, président; E. W. Smith,
vice-président; F. W. Smith, di-
recteur; Ferdinand Lemieux, gé-
mier comptable; Godfrey Weir, li-
er comptable; J. J. Herbert, payeur;
Thomas O'Brien, tailleur; J. A.
Baxter, banquier; Walter L. Fells,
courtier; Ernest Fellows, courtier.

NOS TRIBUNAUX

Devant l'hon. juge Loupret, in-
gistrat de police, lundi 8 janvier,
l'italien Luigi Sarralegna, accusé
tentative de vol à main armée, sur la
personne de la victime Tuseroll a
été condamné à cinq ans de pénit-
cier, à St. Vincent de Paul.

La cause d'Alphonse Gervais v. J.
A. Nadeau, a été portée en appel
M. Gervais.

ATTITUDE DES PARTIS

LIBÉRAUX ET CONSERVATEURS

Les élections partielles qu'on est à
faire dans Chambly-Verchères, La-
belle, Sherbrooke, Lotbinière, Ber-
thier, Winnipeg et Ontario ouest ont
ranimé l'ardeur guerrière des conser-
vateurs. On a résolu de se préparer
à frapper un grand coup quand vien-
dront les élections générales, et pour
cela les torys se sont payés le luxe de
s'offrir quatre nouveaux chefs. Ce
quatuor de généraux de la grande
armée indigo sont M. Bergeron, sir
Adolphe Caron, l'hon. T. C. Casgrain
et M. Rufus Pope.

Il paraît que d'après le plan de
campagne adopté, M. Bergeron se
contentera d'anéantir ces bons rouges
du district de Montréal; sir Adolphe
prendra le commandement des bleus
du district des Trois-Rivières; M.
Casgrain mettra à feu et à sang le
district de Québec pendant que M.
Pope ira guerroyer dans les town-
ships de l'est.

Il faudrait aux conservateurs au
moins une douzaine de guerriers de
ce calibre pour pouvoir espérer de
vaincre le gouvernement actuel et
encore.

Depuis que les bleus ont eu les
élections prochaines, ils se sont con-
certés et ont commencé à dresser leurs
batteries de campagne. Sachant que
l'agriculture, l'industrie nationale et
le commerce étaient plus prospères
que jamais et qu'ils ne pouvaient sur
ce terrain, attaquer l'administration
Laurier, ils ont décidé de tenter de
faire une lutte de races et de religions,
de catholiques contre protestants.

Mais, malgré tous les moyens qu'ils
prennent pour arriver à leurs fins,
dans la province de Québec comme
dans les provinces anglaises, les gens
sérieux savent à quoi s'en tenir sur
leurs agissements, et leur échec est
assuré.

Nous ne craignons pas plus les
élections générales que nous appré-
hendons le résultat des élections par-
tielles qui auront lieu le 25 courant.
Les dernières élections du Manitoba,
ont jeté nos adversaires dans la jubi-
lation. Après toutes les défaites
qu'ils avaient subies dans les élections
partielles qui ont eu lieu depuis 1896,
la chose est facile à comprendre.

Mais cette victoire, après tout, est de
peu d'importance et ne peut rien
changer à la position actuelle des
deux partis.

Nous ne craignons pas le verdict
de l'électorat, parce que nous savons
bien qu'on ne peut rien nous repro-
cher de sérieux. Les affaires
n'ont jamais aussi bien été; les mar-
chands font de l'argent; les manu-
facturiers réalisent de gros bénéfices
et les cultivateurs vendent leurs pro-
duits avec profit.

Sous l'administration Laurier, on a
travaillé à compléter l'outillage de la
route canadienne pour le transport
des grains et produits de l'Ouest, ce
qui est d'un immense avantage sur-
tout pour notre province.

Certains conservateurs ont l'audace
de crier que le gouvernement est en
train de ruiner le pays en envois de
contingents militaires. Avant de se
frayer, attendons la publication des
chiffres officiels. Et puis, il est bon
de considérer que la plus grande par-
tie de cette dépense reste dans le pays
et consiste en achats d'accoutrements,
de chevaux et de comestibles. C'est
tout simplement de l'argent qui
change de mains pour le plus grand
bien du commerce, de l'industrie et
de l'agriculture.

Le gouvernement libéral, malgré
toutes les dépenses faites dans l'inté-
rêt et pour le développement du pays,
les sommes considérables dépensées
dans les entreprises du Yukon, et le
mauvais état des affaires lors de son
arrivée au pouvoir, a réussi à réaliser
un surplus de \$5,000,000 pendant la
dernière année expirée de son admi-
nistration. Pourquoi ce gouverne-
ment craint-il de se présenter de-
vant l'électorat?

Quant le moment des élections gé-
nérales sera venu, c'est avec con-
fiance que les partisans de notre chef,
l'honorable Wilfrid Laurier, se pré-
senteront de nouveau devant le peu-
ple pour briger ses suffrages et ren-
dre compte de leur conduite.

—Les argentiers se vendent au
détail chez Ed. Arpin, à précisément
le même prix que les prix du gros à
Montréal. Achetez donc vos argen-
teries chez Ed. Arpin.

La Session Provinciale

Le parlement de Québec s'est con-
voqué en session pour le 18 janvier
prochain.

C'est dans les conditions les plus
favorables que le gouvernement Mar-
chand va se présenter aux chambres
et faire connaître les résultats de sa
politique de relèvement à laquelle le
peuple porte un si vif intérêt.

Sans autres ressources que le reve-
nu ordinaire, l'hon. M. Marchand a
réussi à faire disparaître l'énorme dé-
ficit de \$900,000 créé par les conser-
vateurs, et cela sans avoir recours
aux impôts directs qui donneraient une
moyenne annuelle de \$500,000 au ré-
gime des "taxeux".

Pour arriver à un pareil résultat,
en 24 mois, il a fallu au gouverne-
ment Marchand un esprit d'écono-
mie, de la prudence, de la sagesse et
un grand sens des affaires publiques.

La prochaine session, à Québec,
sera une session d'affaires. L'on vo-
tera des crédits de l'an prochain,
ayant toujours en vue de ne pas
s'écarter d'un surplus. Notre pre-
mier ministre eût avoir reçu du
peuple le pouvoir avec cette entente.

L'hon. M. Marchand a enfin réussi
à rétablir l'équilibre dans le budget
de la province pour la première fois
depuis 25 ans, et il espère pouvoir
maintenir cette situation et même
l'améliorer, s'il est possible.

Un joli mariage

Comme nous l'annoncions dans
notre dernier numéro, les joyeux
cloches de l'hymen ont sonné mardi
dernier à toute volée, annonçant l'u-
nion devant les autels de M. Jules
Clément, de Montréal, à Mlle Her-
mine Marchand, de notre ville.

A cette occasion, une quinzaine des
membres du chœur du Gesù de la
métropole, dont M. Clément est un
des membres les plus populaires,
avaient eu la gracieuse attention de
venir relever de leur chant, la cé-
rémonie nuptiale qui devait consacrer
les vœux matrimoniaux, contractés
par leur ami avec une des nos plus
aimables jeunes filles.

Arrivés par le train de lundi soir
la bande harmonieuse ayant à sa tête
le professeur Clerk, procéda, accom-
pagné d'un certain nombre d'amis de
St-Jean, à l'hôtel Forgue où un joli
concert improvisé, prélude de la tou-
chante fête du lendemain, se continua
jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Ce qui n'empêcha pas nos artistes
de se trouver à leur poste dès le com-
mencement de la cérémonie religieuse
du matin et de chanter avec brio la
jolie messe brève de Gounod.

M. le notaire Edmond Desaulniers
qui, entre parenthèse, est doté d'une
belle voix de baryton, fit entendre à
la Communauté, un *Pater noster* dont
les notes sympathiques durent trou-
ver un écho dans le cœur des deux
jeunes gens qui unissaient à ce mo-
ment leurs destinées.

Un déjeuner somptueux chez ma-
dame Louis Moirer, mère de la ma-
riée, attendait les nouveaux époux
ainsi que leurs parents et amis au
nombre de quarante-cinq. M. Mo-
irer, inutile de le dire à fait, comme
d'habitude, les choses première-
ment. M. et madame Jules Clé-
ment sont partis mardi soir pour
un voyage de noces d'une dizaine
de jours aux Etats-Unis. Leurs
nombreux amis s'étaient rendus
en nombre à la gare pour leur
souhaiter le *God Speed* et c'est au mi-
lieu d'une superbe illumination de
feux de Bengale et de bougies en-
flammées que le train s'ébranla em-
portant nos jeunes amis vers le pays
du tendre.

Nos meilleurs souhaits les accom-
pagnent.

NORD-OUEST vs. ETATS UNIS

A nos propres portes, dans le Nord-
Ouest, nous avons des milliers d'acres
de terre ayant toutes les qualités et
avantages pour le colon qui veut et
désire se faire un chez soi. Tous ces
terres sont d'un accès facile, bon
marché et d'une fertilité remarqua-
ble. Il y a encore des Homesteads et
autres terrains à bon marché pour un
million de cultivateurs. Les premiers
rendus ont le premier choix. Le
climat est bon et l'eau abondante et
de première qualité. L'élevage des
animaux donne des profits magnifi-
ques avec peu de trouble. Le blé
donne une moyenne de 30 mts l'acre,
l'avoine 55, orge 40, pommes de terre
340 mts l'acre.

Pour information, écrire à
L. O. ARMSTRONG,
Agent Colonisation C. P. R.,
Montréal.

—M. F. Giroux, clerc du marché
de cette ville, donne avis au public
que ceux qui seront surpris à vendre
dans les rues de la ville sans s'être
préalablement munis d'une licence,
seront poursuivis suivant la loi.

ECHOS DE LA GUERRE

Le général White maintient en-
core sa position, et l'Angleterre a re-
pris espoir. Cependant la situation
cause encore de l'anxiété. La garni-
son doit avoir dépensé une grande
quantité de munitions, qui ne peuvent
être remplacées; elle doit aussi avoir
perdu un bon nombre d'officiers et de
soldats, mais ces pertes sont contre-
balancées, en autant que la garnison
est concentrée, par les pertes plus
grandes éprouvées par les Boers. Les
retranchements autour de Ladysmith
sont des hauteurs bien fortifiées. On
donne encore aux soldats des rations
complètes, mais le tabac et le whiskey
sont rares.

Cependant la Grande-Bretagne peut
s'attendre à recevoir prochainement
peut-être la terrible nouvelle que La-
dysmith a été prise par les Boers. Le
fait le plus inquiétant est que les
Boers semblent avoir eu des forces
suffisantes pour empêcher le général
Buller de les attaquer, pendant qu'eux-
mêmes faisaient les plus grands ef-
forts dans le but de réduire Lady-
smith.

Devant cette perspective de mau-
vais augure le désastre du général
French, même, dont on ne connaît
probablement pas encore toute la gra-
vité, a pour le public une importance
beaucoup moins considérable.

Le ministre de la guerre a déjà dé-
cidé de former immédiatement une
8e division d'infanterie pour l'envoy-
er dans l'Afrique du sud. Quelques-
uns des régiments qui feront partie
de cette division seront pris à Gibralt-
ar et à Malte; ils seront remplacés
par des régiments de milice.

On assure que les douaniers de la
Tamise ont retenu deux vapeurs à
bord desquels on a saisi deux gros ca-
nons et six mitrailleuses Maxim pla-
cées dans des caisses à piano, à desti-
nation du Transvaal. Une quantité
de produits alimentaires, dit-on, ont
été aussi saisis sur un autre navire.

Le correspondant du "Daily Tele-
graph" au Cap, parlant dans une dé-
pêche du 5 janvier de l'émou causé
par le bruit d'un coup de main hol-
landais, bruit déclaré sans fondement
par les autorités, dit:

"Un journal local demande aujour-
d'hui s'il est "sans fondement" que la
garde dans tous les édifices publics
ait été triplée chaque nuit, que des
patrouilles parcourent les routes abon-
dissant au Cap, que des troupes soient
campées à Greenpoint, que les volon-
taires soient sous les armes et aient
reçu l'ordre de s'assembler instantané-
ment en attendant des coups de can-
non tirés des batteries.

"Anjourd'hui les autorités ont pu-
blié un avis mettant le public en gar-
de contre le danger d'essayer le feu
des sentinelles qui gardent les postes
pendant la nuit, si l'on s'en approche
et qu'on ne s'arrête pas à leur; qui-
vive? Le public a été également
avisé que tous les navires s'approchant
du croiseur anglais "Niobe", mouillé
dans la baie, doivent être munis d'un
feu ou courir le risque d'être canon-
nés par le croiseur."

Le comité démocratique de l'Etat
de Nebraska a adopté à l'unanimité
moins une voix sur la proposition de
M. William J. Bryan, la résolution
suivante en faveur des Boers:

"Le comité démocratique de l'Etat
de Nebraska, désirant exprimer
ses sentiments et son admiration pour
les efforts remarquables et heureux-
ment couronnés de succès des braves
peuples des républiques sud africaines
qui s'opposent à l'invasion de leurs
pays par les troupes anglaises et lut-
tent pour conserver leurs indépen-
dances et la forme de gouvernement
qu'ils ont adoptée, déclare qu'ils sym-
pathisent sincèrement avec les Boers."

L'Angleterre se prépare à envoyer
de nouvelles troupes dans l'Afrique
du sud et durant ce mois vingt deux
transports seront en route pour Cape
Town. D'après le programme, 25-
000 hommes de nouvelles troupes et
72 canons seront envoyés bientôt. Le
gouvernement a ordonné des Ma-
xims à la manufacture ainsi que d'au-
tres canons à tir rapide. Lord Dun-
raven a dit: "Il est inutile pour le
gouvernement de prétendre que notre
artillerie est égale à celle des nations
étrangères depuis que les Boers pos-
sèdent des canons mobiles à long tir."

Le constable Sharp, soldat au 1er
Shropshire Light Infantry, qui fait
partie des troupes du général Ma-
thuen, annonce qu'à Modder River
sept Boers qui avaient tiré sur des
médecins et deux Irlandais, capturés
à Belmont, ont été fusillés. On leur
avait préalablement attaché les mains
derrière le dos. Ensuite on les a
placés sur une seule ligne. Une com-
pagnie de la Cornwall Light Infan-
try a fourni le peloton d'exécution.
Les Anglais ont obligé les autres pri-
sonniers boers à assister à l'exécution
et à creuser les tombes de ceux qu'on
venait de fusiller.

Dans une autre lettre, en date de
Sterkfontein, 6 décembre, un soldat
du 1er bataillon des Royal Scots dit
que "deux colons de race hollandaise
révoltés seront fusillés demain."

Ces deux lettres ont été publiées
dans le "Birmingham Daily Post"
du 3 janvier.

"D'après ces déclarations et d'au-
tres du même genre qui ont été pu-
bliées dernièrement, devons-nous su-
poser que dans l'Afrique du sud on

fusille de sang-froid les prisonniers,
parce qu'ils sont révoltés?"

L'agitation occasionnée par la sa-
isie des paquebots-poste allemands
augmente à Berlin, et toute l'atten-
tion publique se trouve absorbée par
cette affaire. Malgré le sentiment
anti-anglais qui se manifeste d'une fa-
çon très vive, le gouvernement alle-
mand cherche à maintenir son atti-
tude neutre, et il attend impatien-
ment une décision favorable de l'An-
gleterre au sujet des saisies que la
nation entière considère comme in-
justes. Le gouvernement a acquis la
certitude que le "Bundesrath" a été
saisi dans une zone complètement
neutre, qui appartient, d'après la loi
internationale, à la colonie portugai-
se. Par conséquent, l'acte du croiseur
anglais "Magicienne" est incontes-
tablement illégal, comme on le pré-
tend en cette ville. La nouvelle que
la Grande-Bretagne a relâché le pa-
quebot "Général", saisi à Aden, est
considérée à Berlin comme une recu-
lade de la Grande-Bretagne. Dans
les cercles officiels, aujourd'hui, on a
exprimé l'espoir que la Grande-Bre-
tagne s'apercevra qu'elle a tort, lors-
que des preuves détaillées et com-
plètes en auront été fournies à Lon-
dres. Une partie de ces preuves sont
les manifestes du "Bundesrath", du
"Général" et du "Herzog", indi-
quant que la compagnie à laquelle
appartiennent les paquebots de la li-
gne de l'Afrique orientale s'attachait
particulièrement à éviter de faire
transporter par ses navires tout ce
qui pouvait être considéré comme de la
contrebande de guerre. Les pa-
piers du "Bundesrath", indiquent
qu'il y avait à bord de ce paquebot,
pour la baie de Delagoa, 42 passa-
gers, dont douze Portugais, parmi
lesquels plusieurs fonctionnaires, deux
anciens officiers autrichiens et un Al-
lemand. Les autres passagers étaient
des civils. La compagnie à laquelle
appartiennent les paquebots de la li-
gne de l'Afrique orientale reçoit
annuellement du gouvernement alle-
mand un subside s'élevant à 900,000
marches.

Lettre du lieutenant-col. Pelletier

DATÉE DE DE AAR 3 DÉCEMBRE

LE CONTINGENT CANADIEN SE TENAIT
PRÊT À ALLER AU FEU

Madame Pelletier a reçu, hier, de
son mari le lieutenant-colonel Oscar
Pelletier, une lettre dont on nous
communiquera les extraits suivants:

De Aar, 3 déc. 1899.

Nous nous attendons à un grand
engagement d'un moment à l'autre,
près de Kimberley. Notre régiment
a reçu ordre de se tenir prêt. Le gé-
néral Joubert est à 25 milles à notre
gauche, et nous sommes prêts à le re-
cevoir, s'il lui plaît de venir nous
faire visite. Ce qui est plus que pro-
bable, vu que de Aar, où nous som-
mes, est un dépôt de munitions de
toutes espèces et un des plus impor-
tants sur la ligne de communication.

Il est maintenant certain que nous
aurons été plusieurs fois au feu
quand tu recevras ma lettre. J'ai en-
core confiance que Dieu m'aura égar-
né pour me rendre à toi et à toute
ma famille, au retour de la guerre.

Nous sommes en plein pays enne-
mi, nous nous battons probablement
à Kimberley, après demain. Le ca-
non tonne constamment à quelques
milles d'ici. Il fait un chaleur de
107 degrés à l'ombre. Tu peux ja-
ger si on en endure.

La bataille de Madder-River, la se-
maine dernière, a été terrible, si on en
juge par les convois de blessés qui
passent par ici, en route pour Cape
Town. Je t'assure que ce n'est pas
gais ces processions là.

Tout le monde est sur le qui-vive,
vu que nous attendons l'occasion
d'un moment à l'autre de faire con-
naissance avec le général Joubert.
Tous nos canadiens, qui sont admi-
rables de gaieté, d'entrain et de coura-
ge, brûlent d'aller se montrer plus
militaires que civils à ce brave gé-
néral.

Le "piquet" d'un régiment voisin
du nôtre, le Cornwall Regiment
vient de capturer un espion, près du
camp. S'il ne peut pas rendre compte
de meilleures intentions, il sera fu-
sillé de suite. Je puis t'assurer que
la justice est expéditive ici, et que les
affaires de ce genre ne prennent pas
de temps à se régler.

Affectueux souvenirs à papa et à
maman. Dis leur bien qu'il n'a été
absolument impossible d'écrire depuis
notre arrivée sur le sol africain. Le
bivouac est un mauvais bureau de
correspondance. Nous sommes sur
pieds nuit et jour, et quand nous pou-
vons dérober quelques heures pour le
sommeil, nous avons à dormir vite, et
te l'assure. Et cependant, c'est éton-
nant comme nos braves canadiens en-
durent gaiement cette fatigue dont
vous ne pourriez vous faire une idée.

OSCAR

—Si votre vue fait défaut à votre
travail ou à votre lecture, vous devez
sans hésiter aller chez J. P. Mcunier,
opticien, vous faire examiner la vue.
Son choix de lunettes est un des plus
complets que l'on puisse voir.

JOHN MURPHY & CIE.

Grande Vente

—annuelle—

Avec Escompte

Janvier 1900 bat le Récord.

Janvier est toujours le mois des grandes ventes de
l'année, et notre intention est de faire du premier mois
de 1900 un batteur de record en cette matière.

Les escomptes offerts dans les différents départe-
ments dans les lignes que nous voulons écouler, varient
de 10 et 25 cts. jusqu'à 50 et 75 cts. par cent. Les
gens qui veulent économiser leur argent devraient exa-
miner attentivement nos colonnes d'annonces pour Jan-
vier.

Les ordres de la campagne remplis avec soin.
Echantillons envoyés sur demande.

Les patrons en papier "New Idea" sont les meilleurs. Prix 15c

JOHN MURPHY & CIE

234 rue Ste-Catherine, angle de la rue Metcalfe, Montréal.

ARGENT COMPTANT. Téléphone, Up 933

"CRUCE ET ARATRO"

Les amis de l'agriculture et de la
colonisation, qui s'étaient d'abord
réunis à Waterloo le 10 août dernier
et y avaient adopté un programme
de réforme, ont eu une deuxième as-
semblée à Sherbrooke.

On a jeté les bases de l'organisa-
tion suivante:

Cruce et aratro

SOCIÉTÉ PROVINCIALE D'AGRICULTURE
ET DE COLONISATION.

La Société a pour but: de prêcher
aux cultivateurs, colons, organisa-
tions agricoles et sociétés de colonisa-
tion locales, ainsi qu'à tous les amis
de ces deux grandes causes nationa-
les, la croisade de l'agriculture et de
la colonisation;

Préparer une organisation qui au-
ra pour mission de veiller aux inté-
rêts professionnels de l'agriculture et
de la colonisation dans toute la pro-
vince et de promouvoir leurs revendica-
tions soit, à la faveur d'assem-
blées provinciales, soit par des péti-
tions;

Poursuivre l'obtention des réformes
qui garantiront plus sûrement aux
travailleurs des champs ses droits, sa
vie, la vie de sa famille, et l'attachement
au sol natal.

PROGRAMME

AGRICULTURE

1. Etudier les besoins actuels de
l'agriculture en vue de mieux utiliser
les ressources naturelles du pays, en
développant les industries agricoles et
domestiques.

2. Encourager l'agriculture par
des concours régionaux bien organi-
sés, et affecter à cette fin les alloca-
tions accordées aux compagnies d'ex-
position.

3. Imprimer à l'agriculture une di-
rection permanente par la création
d'un *Sarintendant* de l'agriculture
assisté d'une chambre d'agriculture
élective et renouvelable par frac-
tions.

4. Développer à tous les degrés
l'enseignement agricole et ménager.

5. Développer l'œuvre des organi-
sations agricoles et de colonisation.

6. Solliciter de N. S. S. les évé-
nements la maintenance et le développement
de l'œuvre des missionnaires agric-
oles.

COLONISATION

7. Amender les lois et règlements
de colonisation et donner gratuite-
ment et absolument le sol colonisable
aux colons de bonne foi.

8. Faire des chemins de colonisa-
tion d'après un système pratique et
raisonné.

9. N'appliquer l'argent de coloni-
sation qu'àux véritables travaux de
colonisation.

10. Imprimer à la colonisation une
direction permanente par la nomi-
nation d'un *Sarintendant* de la coloni-
sation, assisté d'une chambre de coloni-
sation électorale et renouvelable par
fraction.

11. Diviser le domaine public en
terres à bois et en terres colonisa-
bles, et mettre ces dernières entière-
ment sous le contrôle du *Sarintendant*
de colonisation.

12. Réglementer la vente et l'ex-
ploitation de nos forêts de manière à
en tirer plus de profit et en empêcher
la destruction.

13. Encourager l'établissement du
surplus de la population des villes sur
nos terres publiques.

14. Accorder une prime aux co-
lons pauvres de bonne foi qui auront
rempli les conditions ordinaires.

ECONOMIE RURALE

15. Donner un nouvel essor au
progrès agricole en favorisant l'éta-
blissement, dans chaque paroisse, de
Caisse rurales, des syndicats et de
sociétés d'assurance mutuelles.

16. Combattre les monopoles et la
speculation sur les produits agricoles.

17. Eriger des garanties pour les
déposants dans les banques commer-
ciales.

18. Assister au moyen de résolu-
tions ou de pétitions, la classe ou-
vrière urbaine dans ses justes et légi-

Ses effets delabrent frequem-
ment les nerfs forts

Cultivateur et "homme de tout métier", voilà comment M. Sator McDougall se présente lui-même lorsqu'il fut interviewé, dernièrement, par le "News". M. McDougall demeure à Altou, à environ dix milles de Truro, N. E., et, d'après sa propre déclaration, il a été transféré en un homme nouveau par l'emploi des des Piules Roses du Dr. Williams. Quand il a été questionné par le reporter du "News", M. McDougall a dit: "Je suis tout heureux de vous fournir toutes les renseignements dont vous avez besoin. Tout ce que je vous dirai ne sera jamais trop bon à la louange des Piules Roses du Dr. Williams. Jusqu'à l'année 1888, continua M. McDougall, "j'avais toujours joui d'une bonne santé.

Mon après-midi m'avait abandonné et j'endormais très peu. J'étais sous les soins d'un médecin, mais je n'en recevais jamais plus qu'un soulagement temporaire. Finalement, je devins si mal, que mes amis écrivirent à mon père, pour qu'il vint me voir, pour la dernière fois. C'était en janvier, 1895. Ce soir-là, le médecin déclara à mes amis qu'il ne pouvait rien faire pour moi et qu'il doutait que je pusse passer la nuit. Ce même soir, j'eus un grave accès de vomissement, et évacuai trois morceaux de matière, dont chacun était compact et avait l'apparence du cuir, et avait une longueur d'environ trois pouces. Le vomissement m'étoffait presque, et il fallut deux hommes pour me maintenir sur mon lit, et puis ensuite, je me sentis plus à l'aise. J'étais dans le

ETATS-UNIS

MASSACHUSETTS

A l'hôpital hier soir, on a dit qu'elle allait aussi bien qu'on pouvait l'espérer, mais on désespérait de la sauver.

D'après les témoignages de personnes demeurant dans le voisinage, Mme Raymond était partie pour aller visiter une amie de la

Des voleurs ont fait irruption dans notre ville durant la nuit de mardi, mais ont guère été rétribués pour leur peine. Leurs opérations ne leur ont rapporté que \$3. Les places visitées sont les flatines Rockwell, rue Pond, où les maraudeurs sont entrés en brisant une vitre. Le coffre-fort a résisté à leurs efforts et ils ont dû se contenter de \$2 en timbres. De là, ces messieurs ont procédé à la gare du Fitchburg et ont emporté quelques centes laissés dans le tiroir pour faire la monnaie. Leur dernière visite a probablement été à la gare du N.Y., N.H. & H. L., non plus, cependant, on ne constate pas de pertes sérieuses. Somme toute la veille n'a pas été fructueuse. On attribue ces vols à une bande qui fait le tour des gares.

Après la lecture de différents rapports un comité a été nommé pour s'occuper de la loi du travail en général, et surtout de celle qui concerne le travail du soir. Ce comité est

ces cas, l'HYDREAL est le remède à prescrire,
 un bon remède unique.
 Avec l'aide de The D. & L. Emulsion, j'ai
 réussi à me débarrasser de tout parasite dont
 j'étais infesté depuis un an, et j'ai gagné beau-
 coup en goût et en santé.
 T. H. WINGHAM, I. C., Montréal.
 80 ST ET DE LA PONTRELLA.
DAVIS & LAWRENCE CO. Ltd., MONTREAL

49 Rue Richelieu,
ST-JEAN, P.Q.

RUE ST. GEORGES.
ST. JEAN, P. Q.

LES MARTYRS DU MARIAGE

Il y eut échange de quelques paroles de politesse, puis le jeune homme s'éloigna et disparut. Peu de temps après, Angèle dit à son mari :

— Mon bon ami, si vous le voulez bien, nous allons nous retirer.

— Mais, chère enfant, vous savez bien que je suis à vos ordres. Regardant sa montre, il ajouta :

— Du reste, votre voiture doit être là.

— Comment, partir déjà ? fit mademoiselle de Brunière.

— Je me sens un peu fatiguée, répondit la jeune femme, et puis il est plus de deux heures du matin et beaucoup d'invités se sont déjà retirés.

— Alors, partons, soupira la vieille demoiselle ; car vous pensez bien que je ne vais pas rester quand vous vous en allez.

Le landau de M. de Bloville déposa mademoiselle de Brunière à sa porte et les deux époux rentrèrent à l'hôtel.

— Eh bien, chère Angèle, demanda M. de Bloville, êtes-vous contente de votre soirée ?

— Oui, mon ami, mais j'ai très mal à la tête.

— Ce ne sera rien ; une migraine, quelques heures de bon sommeil la guérira. J'ai eu du plaisir à vous voir danser. Que vous a dit M. Pierre Malouet pendant la soirée ?

— Rien, mon ami.

— Rien, absolument rien ?

— Il n'a pas prononcé un mot. M. de Bloville mit un baiser sur le front de sa femme et ils se séparèrent.

Dans sa chambre, le banquier murmura :

— Maintenant, j'en suis sûr, Pierre aime toujours Angèle, et il l'aime autant, le pauvre garçon, qu'il en est aimé !

Nous ne dirons pas quels furent, cette nuit-là, les rêves de madame de Bloville ; mais elle ne dut pas beaucoup dormir, car quand elle se leva, vers neuf heures, elle avait toujours un violent mal de tête.

IV

LE DEMI-MONDE

Quand ils sortirent de l'hôtel du ministère, à trois heures du matin, alors que la fête battait son plein, Pierre dit à Henri :

Tu as vu celle qui, il y a six mois, était encore mademoiselle de Lestange.

— Oui, car j'ai deviné que c'est la très charmante madame de Bloville.

— Eh bien, oui, tu ne l'es pas trompé, c'est elle.

— Mais quel singulier mari, ce M. de Bloville, qui te force pour ainsi dire à valser avec sa femme ; pourtant, il aurait bien dû s'apercevoir... mais voilà, il n'est tel que les maris pour ne se douter de rien et ne rien voir.

— Comme tu le sais, il a pour mon père une grande amitié, et il n'ignore pas que j'ai été l'ami d'enfance de sa femme.

— Écoute donc, Pierre, s'il n'y avait pas cela, ce serait trop drôle, conviens-en.

L'officier resta silencieux.

Après quelques instants de silence, Henri reprit :

— Madame de Bloville est merveilleusement belle, et j'ai vu tourner autour d'elle quinze ou vingt jeunes hommes auxquels elle n'aurait qu'à sourire pour les atteler à son char de reine de beauté. Aussi, je comprends combien doivent être fortes et profondes en ton cœur les racines de l'amour qu'elle t'a inspiré, et je comprends aussi que tu croies ne pouvoir jamais te guérir de cet amour.

— Amour fatal ! prononça sourdement Pierre.

— C'est vrai, mon ami, amour fatal, comme je croyais qu'était le mien l'année dernière ; eh bien, c'est parce qu'il est fatal et ne doit plus exister, parce que tu ne voudrais même pas essayer de détourner madame de Bloville de ses devoirs, que tu dois réagir vigoureusement, employer tous les moyens, en un mot tout faire pour extirper de ton cœur, pour détruire un amour qui ne peut que te faire horriblement souffrir et te conduire, comme le mien m'en menaçait, à l'idiotisme.

— Impossible ! vas-tu me dire encore. Allons donc ! De l'énergie, Pierre, de l'énergie !... S'il le faut, entre en révolte contre toi-même et laisse faire le temps, qui est un grand maître. Il en est encore, parait-il, que ceux-là n'ont en viril, ne ne sont pas

des hommes !... Il en est d'autres qui se tuent par chagrin, par désespoir d'amour ; des lâches, des fous !... Toi, Pierre, officier de l'armée française, tu ne peux avoir de ces défaillances. Donc, tu as la force ; eh bien, sers-toi de ta force et fais parler ta volonté. Il faut te distraire, morbleu ! endormir ta douleur dans la gaieté, et, si tu le veux, moi qui connais tout Paris, qui ai été et vais encore un peu partout, je t'aiderai à trouver des distractions.

Tiens, te plait-il de faire une petite excursion dans un monde, qui n'est pas précisément interlope, mais qui ne ressemble guère à celui dans lequel nous étions cette nuit ?

Tu as entendu parler de ce que l'on appelle le demi-monde, n'est-ce pas ? Mais tu ne le connais point. Eh bien, veux-tu que je te conduise la semaine prochaine, jeudi, dans le salon d'une demi-mondaine de haute volée, où il y aura, j'en suis certain, brillante réunion de jeunes et vieux viveurs et de jeunes femmes de vertus peu farouches et toutes jolies, attendu que les laides et les beautés trop mûres sont impitoyablement exclues de ce cénacle ?

Observateur, tu pourras te livrer là à de fines observations sur les mœurs parisiennes, et si tu as le courage de laisser pour deux heures ta tristesse et ton air sombre à la porte, je t'assure que tu t'amuseras un peu. Eh bien, est-ce dit ?

Pierre était hésitant. Dans un autre moment, il aurait probablement répondu non ; mais il voulait donner satisfaction à son ami, en lui prouvant qu'il avait cette énergie, cette force que Henri réclamait de lui.

— Soit, dit-il, je le veux bien.

— A la bonne heure. Alors, à jeudi ; je t'écarterai pour te fixer un rendez-vous.

— C'est entendu.

— Eh bourgeoise, n'est-ce pas ?

— Je le pense bien.

— Redingote, pantalon et gilet noirs.

— Oui.

Les deux amis se quittèrent sur le boulevard de la Madeleine.

Assez régulièrement, Henri Dutertre faisait dans l'après-midi sa promenade au Bois et, à l'heure de l'apéritif, se trouvait au restaurant de Madrid, l'une des stations préférées de la gentry parisienne.

Nous savons, par le récit qu'il avait fait à Pierre de sa déception d'amour, que le jeune auditeur au Conseil d'Etat ne manquait pas d'une certaine philosophie, et comme il n'engendrait point la mélancolie, il était bien l'ami qu'il fallait au lieutenant pour le secourir et lui faire envisager moins lugubrement les choses de la vie.

Sans l'inquiéter outre mesure, la tristesse de Pierre le chiffonnait, comme on dit vulgairement, et il était résolu à la combattre par tous les moyens possibles, même excessifs, convaincu que l'homéopathie en amour n'est pas à dédaigner. S'il voulait conduire son ami dans cette réunion de viveurs et de demi-mondaines dont il lui avait parlé, c'est qu'il espérait un peu que Pierre trouverait là une belle et joyeuse fille qui parviendrait à lui faire partager sa gaieté.

A l'heure convenue, Pierre Malouet rejoignit Henri Dutertre à Madrid, où ils s'étaient donné rendez-vous.

— Tu es très bien, dit Henri ; il n'y a vraiment que les jeunes officiers pour se bien habiller ; mais toujours, toujours cette ombre de tristesse répandue sur ton visage ; pour ce soir, il faut absolument chasser cela.

— Si tu crois que c'est facile... — Heu, heu ! Pourtant, mon cher, tu ne vas pas broyer ainsi du noir jusqu'au grade de général de division ?

Il continua, en riant :

— Il ne te manquerait plus, alors, que de consigner ton chagrin, tes douleurs, etc., etc., dans des mémoires à publier vingt ans après ta mort.

Sais-tu bien, Pierre, que si tu continues à me faire cette figure à la don Quichotte, je vais devenir presque aussi lugubre que toi ?

L'officier sourit.

— Allons, mon cher malade, reprit Henri, laisse-moi te soigner à ma façon et je te guérirai ; j'ai, tu le sais, une certaine expérience de la chose ; si je ne parviens pas à te guérir, tu en seras quit-

te pour ne pas me payer mes consultations.

Oui, va, je sais quelle est ta maladie ; Roméo, Hamlet, Lara moi-même et tant d'autres en ont souffert avant toi. Il faut que tu sois autre chose qu'un simple imitateur. Tu as choisi la carrière des armes ; eh bien ! en attendant que tu commandes une armée, la première victoire, mon ami, tu dois la remporter sur toi-même.

Un nouveau sourire glissa sur les lèvres de l'officier.

C'était le moment où les voitures des professionnelles de la haute galanterie rompaient la file des équipages retour de Long-champs, pour venir faire escale, comme aurait dit l'ancien capitaine d'armes, dans l'établissement à la mode.

A chaque portière qui soulevait, Henri nommait la jeune femme qui mettait pied à terre.

— Tiens, la Moldère, fit-il en voyant descendre d'une victoria une superbe rousse à l'opulente chevelure.

Un Titien bon teint, murmurait-il à l'oreille de Pierre, pendant que la belle demi-mondaine le saluait de la main et d'un sourire.

— Tu la connais donc intimement ? demanda le lieutenant.

— Oh ! pas dans toute l'acceptation du mot, répondit gaiement Henri ; mais je suis reçu chez elle comme tu y seras reçu toi-même, puisque c'est chez la Moldère, rue de Penthièvre, que nous devons passer notre soirée.

— Ah ! c'est chez cette femme...

— Oui, mon ami, et l'on s'amuse chez elle, je ne te dis que ça.

Les voitures se succédaient ; des cavaliers descendaient de cheval pour s'asseoir aux tables occupées par leurs "belles petites amies". Parmi elles, plusieurs étaient ce que l'on considère dans le demi-monde comme l'aristocratie, les quartiers de noblesse correspondant au nombre des passions retentissantes et des protecteurs ruinés.

Le vaste emplacement que, par une habitude consacrée, on appelle la terrasse, se trouvait bientôt transformé en une sorte de club en plein air où les élégantes, chatoyantes et délicieuses toilettes semblaient émailler un immense parterre de fleurs animées.

De temps en temps, l'arrivée d'un cavalier faisait sensation, et l'on chuchotait le nom du nouveau venu, personnage très haut coté sur le turf du plaisir.

On se montrait des messieurs entre deux âges qui récoltaient de doux regards, de gracieux sourires et des petits signes d'intelligence, dont ils se montraient extrêmement flattés.

— Tu vois, dit Henri à son ami ; eh bien, c'est dans ce monde intéressant que tu recrutes la société que tu rencontreras ce soir chez la Moldère. Comme je te l'ai dit, on ne voit dans son salon que de jolies personnes ; quant aux hommes, ils sont tout autant du demi-monde que de l'autre.

Dans les salons de nos roines de la galanterie, on condonne des notabilités de tous genres, soit par le nom, par la fortune, l'esprit et le talent ; parmi eux se faufile toute la variété des viveurs, des intrigues, des intrigants et des aigrefins, absolument comme dans le grand monde.

— Mon cher Henri, dit Pierre, tu me parais très au courant de tout cela.

— Assez, mon cher ; mais pour s'instruire il suffit d'être un peu observateur, passablement indulgent et tout à fait philosophe. Imite-moi, ami Pierre, et tu ne t'en trouveras pas plus mal que moi.

Certes, ce n'était point de gaieté de cœur que Pierre allait se laisser conduire chez la Moldère ; mais il avait promis à son ami de l'accompagner, et puis, quoi ? bien convaincu que le mal dont il souffrait était inguérissable, il sentait la nécessité de faire un peu diversion à ses pensées.

Les deux amis rentrèrent en ville, dînèrent rue Royale, et, à dix heures, ils faisaient leur entrée chez la Moldère.

Pierre fut présenté à la belle rousse, qui lui fit un très gracieux accueil ; mais elle quitta aussitôt les deux amis pour recevoir de nouveaux arrivants.

— N'est-ce pas qu'elle a grand air, cette femme ? dit Henri ; on croirait vraiment que c'est une duchesse authentique. Là, par exemple, s'arrête la comparaison ; tu en pourrais juger par toi-même. En attendant, et pour t'acclimater, nous allons parcourir l'appartement de notre charmante hôtesse.

L'appartement de la demi-mondaine se composait d'un salon, d'un boudoir, d'une belle salle à manger et de deux chambres à coucher séparées par un

cabinet de toilette. Toutes les pièces, jusqu'à ce dernier réduit de l'élégante, étaient abandonnées aux invités.

On dansait dans le salon. Mais lorsque le piano attaqua la farandole, tous les danseurs, se tenant par la main, passaient d'une pièce à l'autre, dans une course endiablée, accompagnée d'éclats de rire et de petits cris des danseuses entraînées par leurs cavaliers.

Malheur à qui se trouvait sur le passage du torrent ; il était inévitablement bousculé, entouré, saisi dans le replis de cette espèce de serpent, qui se contorsionne et l'entraîne.

Les infatigables ne quittaient le grand salon que pour aller se rafraîchir dans la salle à manger où, sur la table du milieu, transformée en buffet s'élevaient les choses qui pouvaient le mieux tenter la gourmandise.

Dans le boudoir, jeunes gens et jeunes femmes qui ne dansaient pas se réunissaient pour causer, et ce n'était pas la pièce la moins recherchée. Là, tout un essaim de jolies pécheresses tenait une cour où l'on se pressait pour trouver une place. C'est que l'on s'amusait dans cette réunion de jeunes gens des deux sexes, tour à tour acteurs et auditeurs ; car chacun y allait de son petit racontar, de son monologue suggestif ou de son réperitoire de drôleries, de fines méditations et de nouvelles sensationnelles.

Un nouveau venu dans ce cercle était aussitôt mis sur la sellette par les ruses, à la grande joie de la galerie, qui se pressait à la porte, comme à celle du foyer de l'Opéra, une nuit de bal masqué.

Henri Dutertre avait piloté son ami dans les chambres à coucher, où les joueurs enragés se livraient aux émotions du baccarat et du poker, sans lesquels il n'y a pas de bonnes fêtes dans le demi-monde.

En effet, autour des tables, l'élément féminin était en majorité et se montrait acharné à la ponte au baccarat, comme à la relance au poker.

De temps à autre, quand les danseurs désertaient le salon, des jeunes femmes venaient faire une razzia autour des tables de jeux, puis repartaient comme une volée d'oiseaux pour s'élever dans le tourbillon d'une valse échevelée.

A minuit, après la sortie des théâtres, une nouvelle fournée de visiteurs envahit l'appartement de la Moldère. Alors la soirée de la jolte demi-mondaine battait son plein. La belle fille rousse était radieuse. Elle se multipliait afin de se montrer aimable avec tous ceux qui s'empressaient autour d'elle, légion de courtisans qui se succédaient devant la jeune femme, quêtant un regard ou un sourire.

Henri Dutertre et Pierre Malouet assistaient à cette scène où la maîtresse de la maison jouait le grand premier rôle.

Elle excellait dans l'art de soigner sa réputation, cette Moldère, dit tout bas Henri à l'oreille de son compagnon.

— Comment cela ?

— Tu vois ce jeune blond qui parle en ce moment : eh bien, c'est un échotier de Paris ; sa spécialité consiste à parler des soirées comme celle-ci, par exemple. Demain, il y aura quelques lignes à la louange de la maîtresse de céans à la première page de la gazette où écrit ce jeune homme.

— Mais, dit Pierre, et le maître de céans ?

— Curieux, va !

Et Henri entraîna son ami, en disant :

— Tiens, on a l'air de beaucoup s'amuser de ce côté.

— A ce moment, en effet, un bruit de voix féminines et de rires argentins s'élevait dans le boudoir.

Les deux jeunes gens vinrent grossir le nombre de ceux qui se tenaient à la porte du petit salon.

— Ah ! fit Dutertre, c'est Langeval que ces jeunes folles prennent à partie.

— Tu le connais ?

— Un peu... de réputation.

— Et cette réputation ?

— Est celle d'un garçon d'esprit, joueur à ses heures, très bon danseur et très galant auprès des dames.

— Il a de la fortune ?

— Plus maintenant. Répondit une jeune femme qui s'était glissée entre les deux amis et jouait des prunelles à l'adresse de l'officier.

Elle ajouta malicieusement :

— On peut demander cela à Coralie, si l'on veut être bien renseigné... Vous la connaissez, Monsieur Dutertre, Coralie de Luxeuil ; tenez, la voici à côté de ce petit gros, qui a l'air d'un saucisson à pattes.

Et la jolie potinière, tout en regardant Pierre Malouet, égrenait un petit rire, cadencé comme une trille de chardonneret.

— Ah ! reprit-elle, voilà Fernand Langeval qui se prépare à raconter quelque chose... Oh ! la la, ça sera drôle, s'il empoigne Coralie ; elle n'a pas la langue dans sa poche et elle saura lui rendre la monnaie de sa pièce.

Mais quel dommage que nous soyons à la porte, nous ne pourrions pas entendre.

Sans se gêner, la petite rousse passa délicatement son bras sous celui de Pierre et lui dit d'une voix veloutée et câline :

— Laissez-moi me percher un peu, monsieur.

Dutertre riait de la grimace que faisait son ami.

Celui-ci, cependant, accepta d'assez bonne grâce ce rôle de perchoir qu'on lui demandait de jouer.

— Écoutez et tâchons d'entendre, reprit la jeune femme, en se penchant sous le prétexte de mieux voir, mais en réalité pour appuyer sa tête sur l'épaule de son cavalier malgré lui.

Maintenant, dans le boudoir, on faisait silence.

Fernand Langeval allait parler.

Il était pâle et paraissait très surexcité.

— Puisque vous voulez que je vous raconte quelque chose d'amusant, dit-il, je me rends à un désir...

— Unanime ! interrompirent les assistants.

— Unanime ! soit, fit Langeval en s'inclinant ; mais qu'il me soit permis de réclamer l'indulgence.

— Vieux cliché, mon cher, dit une femme ; vous n'allez pas nous faire croire que vous êtes timide.

Silence ! réclamèrent les dames.

Langeval, dont la pâleur s'accroissait, promena ses regards autour de lui pour s'assurer qu'il n'y avait pas là quelqu'un devant qui il ne pouvait parler.

Après cette mesure de prudence, il reprit :

— Ce que je vais vous dire n'est pas un conte inventé à plaisir ; c'est une histoire vraie, ce qui ne l'empêche pas d'être tor-

dante. — Il a dit "tordante", fit la jeune femme accrochée au bras de Pierre Malouet ; je n'ai entendu que cela ; vous allez voir, messieurs, que nous en serons pour notre peine.

Autour de Langeval, on riait. — Voyons, mon petit Fernand, demanda une des ruses, quel est le titre de ton histoire ?

— Ma foi, cela pourrait s'intituler : *Singulier mariage*.

— Hé, mais, cela promet, dit un des auditeurs.

— Silence, messieurs, écoutez ! ordonna une gentille petite brunette. Et s'adressant à Langeval :

— Allons, mon petit Fernand, ne nous faites pas languir.

De nouveau, Langeval promena son regard autour du salon, passa son mouchoir sur son visage couvert de sueur, et dit :

— Je commence.

A Continuer

La Vie Sauvage

M. J. E. Lilly, un citoyen éminent d'Hannibal, Missouri a été dernièrement sauvé d'une mort affreuse. Voici comment il raconte son histoire : "Je fus atteint des fièvres typhoïdes qui dégénérent en pneumonie et mes poumons devinrent oppressés. J'étais si faible que je ne pouvais seulement pas m'asseoir dans mon lit. Rien ne pouvait me soulager. Je m'attendais à mourir bientôt de la consommation quand j'attendis parler de la nouvelle découverte du Dr King. Une bouteille me soulagée grandement, j'en continuai l'usage et suis maintenant en bonne santé et fort, je ne puis en dire assez à sa louange. Ce merveilleux remède est le plus sûr et le plus prompt dans le monde pour tous les maux de la Gorge et des Poumons. 50 cents et \$1.00 à toutes les pharmacies ; chaque bouteille garantie.

— Nous sommes nous-même étonnés quelque fois du nombre de dames par tout le Canada qui achètent les teintures Magnétiques.

No 2 - Aux Voyageurs

Qu'ils se gardent bien de se mettre en route sans se munir d'une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

POUR RENDRE LEUR VOYAGE PLUS AGREABLE, ils ont mis à leur disposition une provision de BAUME RHUMAL.

La Marque de la Sécurité

Sur chaque "Chaussure Slater", mise là par les fabricants comme une garantie de durée. Une protection contre les profits exagérés.

Un grand nombre d'hommes paieraient volontiers plus cher pour une "Chaussure Slater" si le prix n'était pas marqué sur la semelle. Cette marque donne la valeur actuelle de la chaussure sur le marché, déterminée par les manufacturiers.

Douze formes modèles de pieds, toutes les largeurs, tous cuirs, toutes les couleurs et tous les genres. Chaque paire est cousue à la trépointe Goodyear.

\$3.50 et \$5.00.

WM. McNULTY, seul agent local

LION "L" BRAND

CONFITURES SURFINES, Marmelades, Gâteaux de Fruits, (Garantis Fruits et Sucres) Conserves au Vinaigre, (Pickles) VINAIGRES PURS

Produits recommandés

Confitures, Gâteaux, etc. — Surfinies, garanties fruits choisis et sucre granulé, vendues en verre, sous et boîtes métalliques. Pour mélanges, pensions, hôtels, clubs, lycées, convents, hôpitaux, etc. Indispensables pour extensions de chasses, pique-niques, etc. Égales en qualité aux meilleures marques importées. Nous attirons l'attention sur les conditions de nos marchandises spécialement préparées pour l'usage des boulangers, pâtisseries, confiseurs, etc.

Michel Lefebvre & Co

NEGOCIANTS-INDUSTRIELS, MONTREAL.

Usines à ST-JEAN, P.Q.

La plus grande usine du genre dans la Péninsule ; maison fondée en 1849 ; médailles d'or, argent, bronze, 20 premiers prix.

N.B. — Nous achetons TOMATES, CONCOMBRES et OIGNONS convenables pour conserves. Prière aux cultivateurs de s'adresser à notre usine à St-Jean, Qué., pour toutes informations.

RENAUD, KING & PATTERSON,

Marchands de Meubles et Literie

650 et 652 rue Craig Montréal.

Cadeaux de Noces

Cadeaux de fêtes

Nous offrons en but de réclame, cette magnifique BERCEUSE en vieux chêne poli, siège et dossier couverts en velours tapissérie. Prix régulier \$5.50. Nous avons aussi les fauteuils pour appareiller, au même prix.

\$3.85 seulement.

Demandez la paire.

C'est une valeur spéciale.

LAVOIE & BEAUCHEMIN

COMPTABLES ET AGENTS FINANCIERS, AUDITEURS, CURATEURS, etc.,

AGENTS D'ASSURANCE

CONTRE LE FEU, LES ACCIDENTS ET SUR LA VIE

Représentent les meilleures Compagnies : — La Royale, La Liverpool & London & Globe, La Guardian, Norwich Union of England, Sun Fire Insurance Office, Union Assurance Society, Manchester Fire Ass. Co., Standard Life, Canada and Ocean Accident Cos., London Guarantee & Accident Co.

— Spécialité : — REGLEMENT DE FAILLITES. —

BUREAUX, No. 171 RUE RICHELIEU, ST. JEAN

Ancien bureau de la Banque de St-Jean, bloc O'Can.

HORAIRE DU Chemin de Fer des Comtes-Unis

Prenant effet le 16 avril 1899

ALLANT AU SUD		
---------------	--	--

LE FRANCO-CANADIEN

Journal hebdomadaire du district d'Iberville.

ABONNEMENT. \$1.00 par an
strictement payable d'avance

GABRIEL MARCHAND,

Rédacteur propriétaire

100, O'Leary, rue Richelieu, St Jean,

—TELEPHONES—

Richelleu 209. Bell 103

IN EXTREMIS

Trois heures du matin. Sous l'abat-jour de la lampe, la lampe ne laisse glisser dans la chambre qu'une faible lumière tamisée par l'épaisseur de vieilles guipures. Dans la grande cheminée un feu de bois brûle discrètement sans étincelles ni crépitements.

Aucun bruit : le mouvement de la pendule a été arrêté, pour que le silence ne soit pas troublé par son tic-tac monotone.

Dans le lit debout qui occupe le milieu de la vaste chambre, sous les lourds rideaux de velours de Gènes, les deux bras allongés sur le coussin de satin piqué et laissant voir au bout des manches richement brodées des mains si blanches qu'elles paraissent diaphanes, une jeune femme de vingt-deux ans est assise plutôt que couchée, le buste soutenu par des oreillers.

Malgré leur extrême pâleur, ses traits délicats sur lesquels la griffe de la mort a déjà marqué son empreinte ont conservé tout le charme de la jeunesse ; la rare beauté de la mourante semble s'être effacée, idéalisée, pour jeter un dernier éclat avant de s'abîmer dans le néant.

Par moment, ses yeux d'un bleu gris très doux s'ouvrent et parcourent vaguement la pièce, pour aller s'arrêter sur un homme assis dans un fauteuil à l'angle de la cheminée.

Celui-ci, une livraison à la main, dont il coupe distraitemment les pages avec un long coupe-papier d'ivoire ne paraît guère absorbé par sa lecture. A tout instant, son regard inquiet va chercher le blanc visage de la malade, immobile sous les grands rideaux. Quand les yeux bleus gris se croisent avec les siens, il leur sourit avec un air de confiance parfaite ; mais dès qu'ils se détournent de lui, un abattement profond assombrit soudain ses traits navrés.

Au milieu du silence, un léger bruit se fait entendre dans l'antichambre, puis la porte s'ouvre avec précaution, et un jeune homme d'une trentaine d'années, les traits élégants mais fatigués, les moustaches blondes relevées en crocs, entre doucement. Sous la pelisse qu'il n'a point pris le temps de retirer on aperçoit le frac et la cravate blanche.

Il jette un regard du côté du lit, et s'approche de l'homme assis au coin du feu, il lui demande en baissant la voix :

—Comment va Jeanne, cette nuit ?
—Toujours la même chose.

Le jeune homme à la pelisse fait un geste de découragement, puis, après être demeuré debout quelques minutes sans rien dire, il regarde autour de lui distraitemment, étouffe un bâillement derrière son claque et, se décidant enfin :

—Tu n'as besoin de rien, mon cher Frédéric ? Je ne puis pas t'être bon à quelque chose ? Non ? Alors, bonsoir, je tombe de sommeil ! Oh ! d'ailleurs, puisque c'est toi qui veilles cette nuit, je sais que je puis être tranquille. Bonsoir !

Et sans bruit, glissant légèrement sur le tapis, il va se coucher.

—Tu sais, je ne dors pas, je faisais semblant, dit la malade d'une voix si faible qu'on l'entend à peine. — Ce pauvre Raoul ! Quelle heure est-il donc ? Quatre heures seulement ! Il faut croire qu'il avait la guigne cette nuit.

Puis, comme d'un signe affectueux de la main son compagnon lui recommande de ne point se fatiguer à parler, elle sourit, et refermant docilement les yeux, elle ajoute :

—Oui, mon bon Fred, ne te fâche pas. Je vais essayer de dormir, et pour de bon cette fois.

Douce, elle l'avait été toute sa vie avec tout le monde, la charmante créature, et douce elle était maintenant avec la mort, n'essayant même pas de résister et se laissant aller sans se plaindre à l'englissement de l'agonie finale.

Elle ne souffrait presque plus, d'ailleurs. A mesure que ses forces diminuaient, les crises se faisaient de plus en plus rares, et les douleurs lancinantes de la maladie de cœur qui l'emportaient si prématurément étaient remplacées par un engourdissement de tout son être. A peine, de loin en loin, un frisson prolongé, une contraction subite des traits indiquaient un léger retour offensif du mal. On eût dit que la mort, sentant que sa proie ne lui échapperait pas, voulait se montrer élémentaire avec un adversaire aussi peu redoutable.

C'est en naissant que Jeanne avait apporté le germe de la terrible affec-

tion ; à dix-neuf ans, elle avait eu une belle poussée de vie et de jeunesse qui fit illusion à ses parents. Convaincus que l'influence salutaire d'un mariage contracté dans les meilleures conditions du possible achèverait d'avoir raison de ses prédispositions natives, ils la donnèrent à l'un de ses cousins, qui en était fort épris.

Incapable de résister aux desirs de son père et de sa mère, et d'ailleurs absolument ignorante de la vie, Jeanne se laissa marier au beau Raoul, bien qu'elle ne se sentit point en entraînement bien vif pour lui.

Son mari n'était pas, au demeurant, plus mauvais qu'un autre ; seulement, c'était un grand enfant gâté qui avait pris de bonne heure l'habitude de n'accepter de la vie que ses côtés agréables.

Lancé très jeune dans le monde des cercles et des coulisses grâce à sa fortune qui était considérable, il devait se laisser rapidement des idées un peu monocordes d'un intérieur correct et régulier, tout ensoleillé qu'il fut par la grâce adorable de Jeanne.

Il essaya bien d'entraîner celle-ci dans le tourbillon des distractions plus pimentées dont il ne pouvait se passer lui-même, l'emmenant avec lui à Autueil et à Chantilly, à la chasse, au théâtre, dans le monde, sans consulter d'ailleurs, ni les goûts, ni les forces de sa femme ; mais la pauvre Jeanne s'essouffait vite à cette course au plaisir. Sa santé, qui aurait eu besoin des plus grands ménagements, ne tarda pas à s'altérer. Raoul ne voulait rien voir d'abord, et traita de grimaces les défaillances et les résistances de la jeune femme ; mais un jour il dut se rendre à l'évidence.

Comme, après tout, Jeanne manquait d'entrain dans le rôle de camarade de fête, Raoul prit assez facilement son parti et retourna insoucieusement à ses anciens amis et à ses habitudes de garçon.

Cet abandon, après dix ou douze mois à peine de mariage, acheva ce qu'avait commencé l'existence tapageuse vue son mari avait voulu faire mener à Jeanne.

C'est une plante délicate et frêle qui ne pouvait vivre sans des soins intelligents et empressés, sans attentions, sans affections surtout. Privée de ces éléments aussi indispensables à son existence que l'air même qu'elle respirait, elle ne tarda point à languir, et les symptômes de sa maladie de cœur apparurent avec une intensité nouvelle.

Comme jamais elle ne laissait échapper une plainte, on ne s'inquiéta point d'abord autour d'elle ; on la plaisait sur sa mauvaise mine, sur son manque d'appétit, sur ses continuelles malaises.

—C'est ta faute ! lui disait son mari. Tu ne bouges plus de la maison. Il faut sortir, que diantre ! Il faut te secouer !

Puis, la conscience tranquille, il baissait galement la main amaigrie de sa femme et partait pour le Bois.

Cependant il arriva un moment, où Jeanne se trouva si faible qu'il lui fut impossible de se lever de son lit.

Appelé en toute hâte, le médecin déclara la situation très alarmante. La jeune femme était perdue : ce n'était plus maintenant qu'une question de temps. Elle pouvait traîner encore quelques années, comme aussi elle pourrait succomber brusquement, au milieu d'une syncope. Ce qu'il fallait surtout chercher à lui éviter, c'étaient les émotions trop vives.

Raoul afficha un véritable désespoir ; il parlait de ne plus quitter sa femme bien-aimée, de l'emmenant à Nice ou à Madère, de se consacrer désormais uniquement à sa guérison. A vingt-deux ans, il y a toujours de l'espoir. Le docteur n'était pas inflexible. On appellerait en consultation les plus célèbres médecins ; enfin, on ne reculerait devant rien pour sauver la chère malade.

Ce bon feu ne dura pas longtemps. Jeanne avait déclaré qu'elle ne voulait pas quitter Paris pour aller mourir loin de sa famille et de ses amis. Raoul, après une résistance très honorable, dut s'incliner devant la volonté formelle de sa femme. Puis, voyant qu'en somme le temps s'écoulait sans que la situation se modifiât sensiblement, il reprit peu à peu le train-train de sa vie d'élégant oisif. Ce qui achevait d'ailleurs d'endormir ses scrupules, c'est qu'il avait Jeanne très entourée, si entourée qu'elle devait à peine s'apercevoir de son absence.

En effet, outre sa mère, ses sœurs et ses belles-sœurs, la malade recevait beaucoup de monde, le docteur ayant ordonné par-dessus tout de la distraire.

Parmi ces visites, il y en avait une qui lui faisait toujours plaisir ; c'était celle de son cousin Frédéric. Ils avaient été élevés ensemble et l'affection tendre et dévouée qui les liait dès l'enfance avait résisté à l'épreuve du temps et d'une longue séparation.

Après cinq ans d'absence, Frédéric était revenu récemment d'Australie, et son chagrin avait été profond en

retrouvant si gravement atteinte sa cousine, qu'il avait laissé à son départ dans tout l'éclat de la jeunesse et de la santé. Accueilli par elle avec une joie sincère, il s'était présenté fidèlement presque chaque jour à son hôtel, aux heures où elle recevait ; puis, à mesure que le mal faisait des progrès et que toutes les règles de convenance et d'étiquette étaient de côté, il avait multiplié et prolongé ses visites au point de ne plus sortir de chez elle.

Sa présence faisait plus de bien, d'ailleurs, à Jeanne, que tout le reste. Il s'entendait admirablement à la distraire, à l'amuser, à écarter de son esprit tout ce qui pouvait lui rappeler la triste réalité, et lui montrait toujours un visage souriant, plein de confiance et d'espoir. Dès le premier jour, il avait eu soin de reléguer derrière un paravent qui le débarrassait de la vue de la malade, les fioles, les flacons, et tout l'appareil mélancolique des drogues et des remèdes ; et plus tard ; lorsque l'ordre avait été donné de ne plus laisser Jeanne seule ni jour ni nuit, ce fut encore lui qui s'était opposé à ce qu'aucune figure étrangère s'approchât du lit de la jeune femme.

Elle avait assez d'affections autour d'elle, avait-il dit, pour qu'on n'eût pas besoin de recourir à des mercenaires.

Chacun s'était offert aussitôt à veiller la malade à tour de rôle : Raoul avait tenu lui-même à donner le premier exemple. Il est vrai qu'il avait passé la nuit auprès de sa femme étendu sur une chaise longue, où il s'était si profondément endormi que ses ronflements sonores avaient empêché la pauvre Jeanne de fermer l'œil jusqu'au matin.

Pendant un mois environ, les choses étaient allées ainsi ; puis les dévouements avaient fini par se fatiguer, les plus zélés avaient trouvé d'excellentes excuses qu'ils envoyaient au dernier moment : c'était une migraine épouvantable qui les retenait à la maison, une affaire imprévue qui les forçait à partir immédiatement pour Lille ou pour Bordeaux, ou quelque autre chose encore. Quelques-uns même s'étaient contents de télégraphier : "Impossibilité absolue pour ce soir. Tous mes regrets."

Si bien qu'au bout de quelques semaines, le tour de Frédéric avait fini par revenir à peu près tous les soirs.

Presque chaque nuit maintenant, il veillait dans la chambre de sa cousine, au coin de la cheminée, dans le grand fauteuil de Jeanne. Il apportait ses journaux, mais à peine les ouvrait-il, et son regard glissait à tout moment de la feuille qu'il venait de tourner aux oreillers de dentelle sur lesquels reposait la malade.

Ceux qui n'ont jamais passé toute une nuit au lit de mort d'une personne tendrement affectionnée, ne peuvent s'imaginer combien sont poignantes les longues heures d'angoisses où, seul avec la mourante, on considère avidement ces traits familiers, que la mort va glacer pour toujours, on songeant que ces deux yeux qui vous regardent si affectueusement vont se fermer pour ne plus se rouvrir, que ces lèvres délicates qui vous parlent, qui vous sourient, seront closes à jamais, et que dans quelques jours, dans quelques heures, de cet être si bon, si dévoué, il ne restera rien, rien qu'une chose sans nom, insensible, inerte !

Et cependant, Frédéric ne pouvait pas s'arracher à ce douloureux spectacle. Quelque effort qu'il fit pour s'en distraire, ses yeux revenaient d'eux-mêmes au pâle visage de sa cousine, comme s'ils voulaient s'emplir, se pénétrer de la chère image afin de la garder en eux toute entière.

Par moments, à la contemplation de son imagination s'égarait, ses yeux voyaient trouble, et des terreurs folles, irréfléchies, le saisissaient brusquement.

Une nuit, il lui sembla tout d'un coup que Jeanne avait cessé de respirer ; il se leva, le cœur horriblement oppressé, et s'approcha du lit. Elle était immobile et livide comme un cadavre, il lui prit les mains, elles étaient glacées.

"C'est impossible, elle n'est pas morte ! se dit-il avec épouvante. Je rêve, j'ai une hallucination !"

Et s'approchant encore, il l'appela d'une voix étranglée. Comme elle ne répondait pas, il l'appela de nouveau et assurant la voix :

—Jeanne ! Jeanne ! C'est moi ! Jo suis là ! Tu m'entends ? Réponds-moi !

Les yeux de la mourante s'ouvrirent lentement. En apercevant penché sur elle, la figure bouleversée de Frédéric, elle comprit ce qui s'était passé dans son esprit, et souriant doucement :

—Non, dit-elle, pas encore ! Puis, regardant son cousin avec une tendresse infinie, elle ajouta :

—Tu m'aimes donc bien, mon Fred ?

Alors le cœur de Frédéric éclata. S'abattant sur les genoux, la tête ca-

chée dans les mains de Jeanne, qu'il couvrait de baisers et de larmes : —Eh bien ! oui, balbutia-t-il, ma Jeanne adorée. J'espérais avoir la force de ne jamais te l'avouer ; mais je ne peux plus ! Mon secret m'étouffe ! Pardonne-moi, ma Jeanne, je t'aime ! Je t'aime !

Et, comme écrasé sous le poids de l'aveu qui venait de lui échapper, il sanglotait convulsivement sans oser lever les yeux sur sa cousine, celle-ci de sa main aussi faible que celle d'un petit enfant, attira Frédéric, le forçant de se relever, et quand il fut tout près d'elle, ses yeux plongèrent dans les siens, elle lui dit :

—Te pardonner, mon Fred ! Mais tu ne vois donc pas que moi aussi je t'aime, et que je n'ai jamais aimé que toi ?

Alors, entre ces deux malheureux, sur qui planait l'ombre de l'irréparable et éternelle séparation, dans le silence profond de cette nuit de mort il y eut une heure bénie d'oubli et d'épanchement, leur première heure d'amour, qui devait être en même temps leur dernière. Emportés tous deux par un moment loin de l'horrible réalité, ils revécurent un à un tous les chapitres de leur vie passée, se rappelant les moindres détails de leur enfance commune et trouvant une consolation amère à découvrir qu'un malentendu seul avait pu les éloigner l'un de l'autre.

—Tu m'aimes ? demandait Jeanne, il y a longtemps que tu m'aimes ? —Longtemps ? Mais je t'ai toujours aimée. Du plus loin qu'il m'en souvienne, c'est toi, toujours toi que je revois dans ma pensée. Tout enfant, je n'ai pas fait un projet d'avenir, un rêve de bonheur, sans que tu y fusses associée.

—Moi aussi, je t'aimais bien. Moi aussi, je ne pensais pas que nous pourrions être séparés un jour. Ah ! pourquoi es-tu parti ? Pourquoi surtout m'as-tu quittée sans me parler de ton amour ?

—Je n'ai pas osé. Il me semblait que tu étais trop jeune, que c'était abuser de notre intimité que de troubler et engager ta vie. Je croyais d'ailleurs que mon père ne m'appellerait auprès de lui en Australie que pour un temps très court. Je partis le cœur bien gros néanmoins, ne pensant qu'à revenir au plus vite. Je te retrouverais grande, en âge de te marier et te te demanderais à tes parents.

—Et pendant les deux ans que tu es resté là-bas, tu ne m'as pas oubliée ?

—Pas un instant. Non, pendant ces deux longues années, ta pensée ne m'a pas quitté un seul jour. Je n'aurais qu'à fermer les yeux pour te revoir telle que je t'avais laissée, pour entendre ta voix si douce, si joliment timbrée. Je passais des heures à chercher quels changements avaient pu se faire en toi depuis que je t'avais quittée. "Ce n'est plus un enfant que je vais voir, me disais-je en revenant, c'est une femme, ma femme !"

Ma femme ! il y avait six mois que tu étais celle d'un autre quand je débiquai qu'à Havre.

—Mon pauvre Fred ! Est-ce que je savais que tu m'aimais ? Est-ce que je savais seulement ce que c'était que d'aimer ? Tu penses bien que jamais je ne me serais laissée marier si j'avais pu me rendre compte que c'était de l'amour que nous avions l'un pour l'autre. Je croyais que nous nous aimions simplement comme on s'aime entre cousins et cousines, ou entre camarades d'enfance. Si encore tu m'avais parlé franchement avant de partir, cela m'aurait sans doute éclairé sur mes propres sentiments, cela m'aurait forcé de voir clair dans mon cœur. Alors, que veux-tu ? J'ai fait ce qu'on m'a demandé. Je n'aurais pas de raison, je ne pensais pas en avoir, du moins, de résister au désir de mes parents. Une fois mariée, j'ai tâché sérieusement de m'attacher à mon mari. Mais ce fut peine perdue. On eût dit qu'il y avait entre lui et moi une barrière invisible. J'avais beau me reprocher mon indifférence, je n'y pouvais rien ; c'était plus fort que moi. D'ailleurs, tu connais Raoul ; je ne veux pas en dire du mal, mais je peux bien avouer qu'il ne fit pas de grands efforts de son côté pour se faire aimer. Ma vie s'écoula donc, ou plutôt se traîna languissante. Impossible de prendre goût à rien ; je me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

peu de la vie, et me détachais peu à

LA PLUS GRANDE INDUSTRIE DU CANADA



Par le Peuple
Pour le Peuple

Lisez attentivement et devenez actionnaire

La vignette ci-dessus montre une machine en opération et un échantillon de l'ouvrage fait à la maison par une actionnaire.

THE PEOPLE'S KNITTING SYNDICATE, LIMITED.

(Incorporé par charte provinciale d'Ontario, en vertu des actes des compagnies d'Ontario.)

Bureau principal et fabrique — Toronto, Ont.

FONDS CAPITAL AUTORISÉ \$180,000

Divisé en parts de \$1 chacune, dont 100,000 parts sont offertes en vente au public. (Chaque souscripteur de vingt parts recevra gratis une machine à tricoter de vingt piastres, pour travailler pour le syndicat et pour avoir part aux profits nets sur toutes les marchandises confectionnées.)

PRESIDENT : A. W. MAYBERRY, Esq., M. D., Toronto.

DIRECTEURS : P. J. M. HORROCKS, Esq., Consumer's Gas Company, Toronto. H. M. HARDY, Esq., Toronto. J. H. HUNTER, Esq., Toronto.

BANQUIERS : The Imperial Bank of Canada, Toronto, Ont.

SOLICITEURS : GIBSON, ARNOLD & CO., Toronto, Ont.

FIDEI COMMISSAIRES ET AGENTS DE TRANSPORT : STUART S. ARNOLD, Esq., North British and Mercantile Co., Toronto.

Ce syndicat a été formé aux fins de fabriquer des marchandises tricoteuses à meilleur marché que ne peut le faire aucune compagnie en existence, pour maintenir la modicité des prix, et pour s'opposer aux grands syndicats et compagnies de tricoteuses qui se sont entendus pour élever les prix. Pour faire un succès de cette entreprise, il est nécessaire d'avoir la laine aux prix les plus bas et de fabriquer les marchandises avec le moins de dépenses.

1. Le syndicat fabriquera sa propre laine et ses machines, ce pour quoi il a une fabrique et toutes les facilités.
2. Le syndicat paiera pour toutes les marchandises convenablement faites, immédiatement après leur réception, et tout en payant l'ouvrage quand il est envoyé, il divisera semi-annuellement avec ses ouvriers actionnaires les profits nets de la vente de toutes les marchandises faites par les actionnaires.
3. Le syndicat vendra toutes les machines à tricoter de vingt piastres, et offrira gratuitement une machine à tricoter de vingt piastres à chaque souscripteur de vingt parts de \$1,00, le syndicat offre gratuitement une machine à tricoter de vingt piastres et la laine pour fabriquer les marchandises.
4. Pour devenir actionnaire, un ouvrier, le propriétaire d'une des machines, pour être payé pour l'ouvrage fait, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

5. A chaque souscripteur de vingt parts de \$1,00, le syndicat offre gratuitement une machine à tricoter de vingt piastres et la laine pour fabriquer les marchandises.

6. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

7. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

8. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

9. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

10. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

11. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

12. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

13. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

14. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

15. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

16. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

17. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

18. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

19. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

20. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

21. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

22. Le syndicat offrira à chaque actionnaire, sans aucune charge, les directions complètes, et aussi pour participer dans la répartition égale des profits nets, vous n'avez qu'à devenir membre du syndicat et prendre vingt parts de \$1,00, qui vous coûteront vingt piastres.

Suite de la 11^{ème} page.

peu de tout ce qui autrefois me plaisait ou m'intéressait; si bien que, lorsque je me sentis reprise de ma maladie de cœur, oh! mon Dieu, cela me fut bien égal; oui, tout à fait égal. Je n'en dis même rien à personne; et quand on s'en aperçut, c'est tout au plus si je voulais en convenir. Pour ce que je tenais à vivre! Tu comprends?...

A ce moment une violente suffocation coupa brusquement la parole à la malade; un frisson passa dans ses yeux, ses lèvres se violacèrent, et sa tête se renversa en arrière sur les oreillers.

Haletant, une sueur d'angoisse aux tempes, Frédéric guettait un battement de cœur, une pulsation, un symptôme de vie. Rien!

Comme quelqu'un qui sent la terre se dérober sous ses pieds, il chercha du regard autour de lui un secours, une ressource quelconque, une aide suprême à quoi se raccrocher; il aperçut un flacon d'éther, et s'en saisissant aussitôt, il l'approcha des lèvres de Jeanne.

Au bout de quelques instants, un soupir souleva la poitrine de la mourante et la respiration se rétablit peu à peu. Cette fois encore, ce n'était qu'une syncope, mais d'une violence telle que le plus expérimenté eût pu s'y tromper.

Frédéric n'était pas encore remis de cette secousse que, d'une voix toute changée, une voix étrange et voilée qui semblait venir de très loin, Jeanne dit:

— Si tu avais été là seulement pour me donner du courage!...

La brusque interruption de la vie matérielle n'avait pas suspendu un moment chez le mouvement de la pensée.

Frédéric se précipita: — Ne parle plus, ma bien-aimée, dit-il. Ne te fatigue pas, je t'en supplie.

— J'ai tant de choses encore à te dire! répondit Jeanne avec un geste d'insouciance.

Que lui importait maintenant, en effet, quelques heures de vie de plus ou de moins? Ce qu'elle voulait, c'était de ne point laisser perdre une parcelle du suprême bonheur qui lui était si étroitement et si tardivement mesuré, et de ne pas mourir avant d'avoir vidé tout entier avec Frédéric le fond de leurs deux cœurs.

— Tais-toi, ma Jeanne, je t'en prie! insistait Frédéric. Je te parlerai moi, et tu me répondras du regard, avec tes bons yeux où je lis tant de choses. Ah! oui, pourquoi suis-je parti? Pourquoi n'étais-je pas là pour te garder, pour te défendre contre tout le monde et contre toi-même? Comment n'ai-je rien compris, rien deviné? Je serais accouru au premier mot, j'aurais tout quitté pour venir réclamer les droits que me donnait mon amour.

— Pauvre cher ami! Tu as bien souffert, n'est-ce pas, en apprenant que j'étais la femme de Raoul?

— A en mourir! J'étais si loin de m'attendre à pareille chose. Bien que nous n'eussions pris aucun engagement l'un envers l'autre, je n'avais pas la moindre inquiétude, j'attendais en toute sécurité les circonstances qui devaient nous rapprocher. Aussi, pardonne-moi! On est injuste quand on souffre; je t'accusais en moi-même de m'avoir trahi. Je ne t'avais rien demandé et tu ne m'avais rien promis, malgré cela, je t'en voulais de ne pas m'avoir attendu. Il me semblait que tu aurais dû deviner mon secret. Dans mon désespoir, je fis le serment de ne plus te revoir jamais. Je pensai même à repartir. Puis je me révoltai contre ma faiblesse, contre ma lâcheté. Je décidai que j'arracherais de mon cœur cet amour qui me rendait si malheureux. Insensé que j'étais, je crus que pour ne plus t'aimer, il me suffirait de ne plus le vouloir. Une seconde suffit pour me faire comprendre combien je me trompais. C'était chez Mme Bonnefont, à l'un des marais.

— Je m'en souviens. Tu avais fait semblant de ne pas me voir, en entrant. Moi je t'avais reconnu tout de suite. Je n'osai pas t'adresser la parole la première. Mais je ne te quittais pas des yeux, je ne voyais que toi. Quand on me parlait, je faisais oui, non, de la tête, machinalement, sans entendre un mot de ce qu'on me disait. J'attendais toujours que tu voulusses bien t'apercevoir que j'étais là. Mais tu ne bronchais pas. Alors j'ai compris que tu le faisais exprès, que tu ne voulais pas me voir. Je patientai encore un peu. "Si dans cinq minutes, me disais-je, il ne vient pas me parler, c'est moi qui irai à lui." Et, au bout des cinq minutes, comme tu n'avais pas bougé je me levai de mon fauteuil, je serrai la main de Mme Bonnefont et je m'arrangeai pour passer tout près de toi. Il fallut bien te lever à ton tour, me saluer, nos yeux se rencontrèrent, et alors...

— Et alors j'oubliai tout dans l'instant, mon désespoir en apprenant que tu n'étais plus libre, ma résolution bien arrêtée de ne plus te voir, le serment que j'avais fait d'arracher ton souvenir de mon cœur. Ah! ce ne fut pas long. Sous le reproche affreux que je lisais dans tes yeux si tendres, l'amertume et la colère que j'avais amassées contre toi, se fondirent en un profond attendrissement. Je sentis que je t'aimerais toujours, que rien au monde ne pourrait me détacher de toi.

— Cher Fred! Si tu savais quelle joie ce fut pour moi quand nous nous retrouvâmes assis côte à côte, bavardant en bons camarades, en vieux amis. Cela me rappelait tant de choses, cela remuait en moi de si bons souvenirs! Il y avait longtemps que je ne m'étais sentie si heureuse!

— Pauvre chérie! Ta vie n'était pas gaie, en effet. C'est cela qui m'exaspérait contre Raoul. Si encore j'avais été seul à souffrir, j'aurais fini par en prendre mon parti; mais toi, savoir que toi aussi tu étais malheureuse, c'est plus que je n'en pouvais supporter. Oh! ce Raoul! Peut-être lui aurais-je pardonné d'avoir profité de mon absence pour te voler à moi, si du moins il avait su te faire la vie douce et bonne. Ce n'était pas pourtant trop lui demander, n'est-ce pas? Je t'aurais si bien enveloppée de tendresse, moi; tu aurais été la plus heureuse, la plus adorée des femmes. Au lieu de cela j'étais condamné à te regarder souffrir, la rage dans le cœur en pensant à mon impuissance. Ce fut bien pis quand je m'aperçus que ta maladie s'aggravait et que tu n'étais pas soignée comme il aurait fallu. Je me disais que si j'étais auprès de toi, si je pouvais ne pas te quitter, j'arriverais bien à te sauver!

— Me sauver! Il était déjà trop tard mon bon Fred. Ah! c'est toi que j'aurais dû épouser, j'aurais dû t'attendre, tu as raison, je ne serais pas aussi malade aujourd'hui. Jeme serais mieux défendue. A nous deux nous aurions été plus forts que le mal. Que veux-tu? Ce n'était pas notre destinée d'être heureux l'un par l'autre. Quant à ma maladie, nous avons peut-être tort de nous en plaindre. N'est-ce pas en effet, le danger où je suis qui t'a rapproché de moi? Si j'avais été bien portante, est-ce que j'aurais pu te voir aussi souvent, aussi librement surtout? Est-ce que nous aurions pu nous avouer que nous nous aimions?

— Ma chère Jeanne!

— Figure-toi que pendant longtemps j'ai cru que tu me soignais avec tant de dévouement par bonne amitié tout simplement par pure bonté d'âme. Sais-tu à quoi j'ai reconnu que tu m'aimais? C'est à la figure que tu faisais quand ma mère, ou l'une de mes sœurs, ou n'importe qui se trouvait entre nous. Tu restais dans ton coin, sans rien dire. Il fallait t'arracher les paroles, et tu regardais les personnes qui s'approchaient de moi lit avec des yeux féroces, comme s'il n'y avait que toi qui eusses le droit d'être là. C'était seulement quand tout le monde était parti que tu redevenais toi-même. Oui, c'est cela qui m'a fait voir que tu m'aimais. Et j'en ai été si heureuse! Oh! oui, bien heureuse! Je ne mourrais donc pas sans avoir connu ce bonheur d'être aimée par celui qu'on aime!

— Oh! ne parle pas ainsi, tu me déchires le cœur. Tu vivras, ma Jeanne, tu vivras pour moi, pour nous. Je veux que tu vives.

— Bah! à quoi bon nous mentir à nous-mêmes? Tu ne peux plus te faire d'illusions, mon ami. Quant à moi, va, je sais que mes moments sont comptés. Vais comme cela simplifie tout, d'ailleurs; comme ce qui eût été défendu, coupable, impossible au paravant, devient au contraire, tout naturel. Est-ce que, si je n'avais pas su que j'étais perdue, j'aurais pu te laisser me dire que tu m'aimais? Est-ce que j'aurais pu surtout t'avouer que je t'aimais aussi? Je n'en aurais pas eu le droit, puisque je n'étais pas libre, que je ne m'appartenais pas? Maintenant je puis me considérer délivrée de tout ce qui me liait à ce monde. Je ne dois plus rien à personne, n'est-ce pas? et j'ai assez souffert pour qu'on ne me refuse pas quelques minutes de joie avant de mourir. Et puis il y avait toi. Je n'aurais pas eu le courage de te quitter je le sens bien, sans te laisser le souvenir d'une de ces heures inoubliables, où l'on peut faire tenir autant de bonheur que dans une vie entière. Je ne voulais pas te quitter sans t'avoir dit, moi-même, que je t'aimais et que j'étais heureuse d'être aimée par toi. Je te devais, vrai, mon bon Frédéric, mon cher, mon unique amour.

Chose étrange, au moment d'abandonner la frêle mourante, la vie semblait lui revenir dans toute sa plénitude. Transfigurée par la passion, ses traits charmants rayonnaient; sa pâleur diaphane avait fait place aux couleurs de la jeunesse et de la santé; ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé; sa voix, si faible, s'était affermie, et ses lèvres, maintenant presque roses, s'éclaircissaient d'un sourire de ravissement.

Quelqu'un qui fût entré dans la chambre à ce moment n'eût jamais deviné que la fin de la jeune femme fût si proche.

S'y trompèrent-ils eux-mêmes, les deux malheureux? Jeanne crut elle un instant à quelque miracle impossible, ou bien lut-elle dans les yeux de Frédéric qu'il voulait espérer contre toute espérance? Elle le regarda soudain, et reprit, avec un sourire:

— Dis donc, mon Fred, si je n'allais plus mourir maintenant!

En effet à partir de ce moment, ses forces déclinaient rapidement. L'espèce de surexcitation joyeuse qui l'avait soutenue pendant quelques heures tomba brusquement et fut remplacée par un abattement de plus en plus profond. A peine eut-elle encore la force de prononcer quelques mots. Elle put cependant faire comprendre à Frédéric, de la main et des yeux, qu'elle voulait rester seule avec lui pendant le moment suprême; qu'elle désirait qu'il lui tînt la main et qu'il se tint debout en face d'elle afin qu'il eût son dernier regard, comme sa dernière pensée.

Elle eût encore quelques heures et s'éteignit sans agonie, les yeux sur les yeux de son ami, emportant tout entier avec elle son beau rêve d'amour envolé.

ADOLPHE BADIN

Sirop Calmant du Dr Fred J. Demers pour les enfants

Nous ne pouvons trop recommander aux enfants ce sirop qui est aujourd'hui bien reconnu le meilleur et le plus efficace pour rendre aux bébés le sommeil calme et naturel et réparer, faciliter la dentition, calmer les coliques et arrêter les diarrhées. Il a aussi l'avantage d'être inoffensif. Recommandez-le à vos amis et vous leur rendrez service. En vente partout. Dépôt: 1157, rue St-Laurent, Montréal.

NOUVELLES DE PARIS

Le commandant Marchand, le héros de Fachoda, a été promu au grade de lieutenant-colonel.

— A la chambre des députés aujourd'hui M. Jean Dapuy, ministre de l'Agriculture, a été accusé d'avoir distribué 125,000 francs des fonds du pari mutuel parmi ses électeurs en janvier dernier, afin d'obtenir sa réélection. Les débats sur cette affaire ont été ajournés à un mois.

— La Banque de France a élevé aujourd'hui le taux de son escompte de 3½ pour cent à 4½ pour cent.

— M. Clemenceau cesse d'écrire dans le journal *Le Figaro* "L'Aurore". Un désaccord entre l'administration de ce journal et M. Clemenceau est survenu ces jours derniers.

— Le procès intenté par M. Ernest Judet, directeur du "Petit Journal", à M. Emile Zola, qui l'accusé de faux à propos d'un article contre M. François Zola, le père du romancier, a été remis à un mois à la demande de l'avocat du prévenu, M. Labori, qui a paru à l'audience avec son client.

— Une foule considérable assiste aux travaux de démolition du palais de l'Industrie, qui a été construit pour contenir la première exposition internationale en 1855.

La démolition de cet édifice sera terminée sous peu; et la nouvelle avenue, de l'Élysée aux Invalides, sera libre; mais elle ne sera pas livrée à la circulation.

LA POUSSÉE AUX RASINS ET LES GATEAUX ont soigné un effet désastreux pour les enfants qui en mangent trop. Pain-Killer comme remède domestique n'est pas battu pour ces sortes de maladies. Évitez les contrefaçons, il n'y en a qu'un de bon, c'est celui de Perry Davis. 25c et 50c.

Pourquoi être laide

La femme avec une figure charmante, des formes et le tempérament agréable s'attirera toujours de nombreux amis, mais pour être attrayante, elle devra garder sa santé. Si elle est faible, malade et complètement épuisée, elle deviendra nerveuse et irritable. Si elle souffre de constipation ou de maladies de rognons, l'impureté du sang sera cause qu'elle aura des boutons, taches, éruptions de la peau et une vilaine complexion. Les Bitters électriques sont le meilleur remède au monde pour régulariser l'estomac, le foie et les rognons et purifier le sang. Ils rendent les nerfs forts, les yeux brillants, la peau douce et veloutée et le tempérament riche. D'une maladie épuisée, ils font une belle et charmante femme. Seulement 50 cents à toutes les pharmacies.

— Pour vaisselle, verreries et lampes, allez directement chez Ed. Arpin.

Les Enfants pleurent pour avoir du CASTORIA.

Le traité de commerce franco-américain

Paris, 20 décembre. — Le traité de commerce franco-américain a été communiqué aujourd'hui à la chambre des députés, en même temps qu'un projet de loi autorisant la ratification de ce traité.

Le gouvernement, dans un long préambule fait ressortir les "aimables dispositions du gouvernement américain, qui ont permis de terminer les négociations avec succès." Ce préambule démontre aussi que le traité stimulera beaucoup le commerce entre les deux pays.

Après avoir appelé particulièrement l'attention sur le fait important que les concessions obtenues par la France sont exclusives et contribueront à augmenter considérablement les exportations françaises et que le traité est fait de façon à empêcher l'invasion des marchés français par les produits américains, le préambule se termine de la façon suivante:

"Le gouvernement américain est si gisant avec nous ce traité, a donné la preuve de son désir de réserver au commerce français les premiers avantages résultant des concessions douanières que la loi Dingley permet d'accorder aux nations étrangères."

Cette façon d'agir donne au traité une importance qu'il est impossible de ne pas comprendre. Il en résulte des relations commerciales plus étroites entre les deux peuples et entre les affinités politiques des deux républiques."

Paris, 22 décembre. — La publication du traité de réciprocité franco-américain n'a causé que peu de commentaires dans la presse. Le gouvernement toutefois est vivement intéressé à sa ratification, ce qui explique le préambule très vigoureux qui accompagne le projet de loi. L'opposition viendra de la section agricole, à moins qu'on n'arrive à la convaincre que les intérêts des cultivateurs sont véritablement protégés contre les empiétements des Américains.

M. Caubon est ici pour aider le gouvernement de sa connaissance spéciale de la cause et du sentiment des Américains. Tandis qu'on compte que l'opposition profitera de certaines omissions afin d'en tirer parti au point de vue politique, on croit que l'adoption finale du traité est assurée. Ce traité est considéré à Paris comme un événement diplomatique important et la France pourrait forcer l'Allemagne et d'autres pays à accepter des conditions moins favorables.

Les Eruptions d'un volcan

Les grandes éruptions de la montagne de la Peau détruisent les jules de la vie. Le baume d'Arnica de Backlen les guérit; aussi les vieilles plaies de vécues, ulcères, clous, furoncles, dartres, coupures, contusions, brûlures, teigne, maïs crevassés, engelures. Meilleur remède au monde pour les hémorroïdes. Fait disparaître toute douleur ou malaise. Seulement 25c. la boîte. Guérison assurée. A vendre par tous les pharmaciens.

— Ceux qui voudront se procurer de la Chartreuse de première qualité, au gallon, à meilleur marché qu'ils peuvent la fabriquer eux-mêmes, n'auront qu'à aller chez A. Longin. Voilà un moyen de vous épargner de la besogne tout en économisant votre argent.

RECHERCHES SUR LA MALADIE

Pain-Killer

IL N'Y A PAS DE SOUFFRANCE EN FRANCE NI DE DOULEUR, INTERNE OU EXTERNE, QUI NE SOIT SOULAGÉE PAR LE PAIN-KILLER.

Les Maisons Sulvantes DE MONTREAL.

FERONNERIE, Outils, Peccies.

MEUBLES et Matelas.

MINES J. PERCY TAYLOR

PAPETERIE, Enveloppes, etc., etc.

PATENTES

MONTREAL

REMINOTON

CHERRY CHOCOLATE

DEBARASSEZ VOS LITS DES PUNAISES.

POISON LIQUIDE DE LYONS.

Les Enfants pleurent pour avoir du CASTORIA.



Comme Apéritif Le Vin St-Michel est incomparable.

C'est un tonique stimulant qui aiguisé l'appétit, sans jamais fatiguer les organes digestifs. C'est un vin généreux qui réchauffe l'estomac et le prépare au travail de la digestion. Sous l'influence de ce tonique apéritif, le palais retrouve aux aliments une saveur oubliée, les sucs gastriques se renouvellent et reconquissent leur efficacité et la faim qui est l'assaisonnement de tous les mets se fait sentir à chaque fois que l'heure du repas sonne.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

Articles de fantaisie pour cadeaux

Argenteries, Albums, Poupées

Jouets de toutes sortes.

Patins, Raquettes, Traineaux

Vaisselles, - Verreries, Lampes, etc.,

sont toutes de nouvelles marchandises reçues cette semaine

Chez ED. ARPIN, St-Jean, P.Q.

ALEXANDRE GODIN

SEUL AGENT A ST-JEAN MOORE'S HAPPY HOME

FERBLANTIER, Plombier et Couvreur

No. 122 rue Champlain, St-Jean, P.Q.

(VISA-VIS LE MARCHE) Téléphone Bell No. 113

Assortiment varié de Poêles & Fournaïsses

à très bon marché.

Spécialité: APPAREILS DE CABINETS D'AISSANCE.

Tout ouvrage exécuté avec soin.

Nous voila!

Un sans sans péril d'une année dans un autre et vous serez satisfait de ce que nous faisons.

Il n'y a pas de tricheries dans nos représentations, mais nous agissons de manière à être aimés de tout le monde.

Si vous voulez vous procurer ce qu'il y a de mieux, venez chez nous. Nos pensées et notre travail sont dans votre intérêt.

Nous vous saluons à cette saison.

Z. LARIVIERE

Chapelier-Manchonnier

46 + RUE RICHELIEU, ST-JEAN, P.Q. + 46

La sorte de laine

Le Protecteur de Jupon "Corticelli" (Bordure) est tissé de laine Angora, parce que cette laine est résistante, souple et élastique. Ne retiendra pas la poussière. Retressie à la vapeur. Toutes les nuances d'étoffes à robe.

LIVRES SUR L'AGRICULTURE, ETC.

Le verger, le potager et le parterre dans la province de Québec, ou culture raisonnée des fruits, légumes et fleurs qui peuvent réussir sous le climat de Québec, par l'abbé Provencier, 1 vol. avec gravures. \$0 15

Manuel illustré du jardinier fleuriste, par Brabant et Bouchard, 1 fort vol., \$0 50

Guide du parfait jardinier potager en hiver, par J. Roulli 1 vol. avec gravures. \$0 50

Manuel du jardinier fleuriste, par Hocquart, 1 vol. avec gravures \$0 50

Manuel illustré du jardinier, Plantes potagères, aromatiques, arbres fruitiers, plantes d'ornement, etc., par Bouchard 1 fort volume relié. \$0 75

Manuel du jardinier, contenant tout ce qui concerne la culture des jardins potagers, fruitiers et fleuristes, par V. Lucas 1 vol. avec nombreuses figures. \$1 00

Truite populaire d'agriculture, de jardinage et de potager, par A. C. P. R. Landry, ouvrage couronné par le Conseil d'Agriculture de la province de Québec, 1 vol. relié. \$1 00

Les engrais en vogue. Guide pratique, par Fayet 1 vol. \$0 50

Compendium agricole, par H. Baril, 1 vol. \$0 50

Manuel de l'apiculteur mobiliste. Noms des canalisations sur les abeilles, en 30 leçons, par l'abbé Duquesnois, 1 beau volume. 20 gravures. \$0 75

L'apiculture moderne, par A. L. Clément. 1 vol. \$1 00

La ruche — Les maladies et les ennemis des abeilles — Utilisation du miel et de la cire. 115 gravures. 1 vol. \$0 50

Manuel d'apiculture. Organes et fonctions des abeilles. — Éducation et produits. — Miel et cire. — Maladies et ennemis, par M. Girard, 1 vol. avec figures. \$1 00

L'art d'élever les abeilles. Description des ruches. 1 vol. \$0 15

L'apiculture moderne, par A. L. Clément. — Miel et cire. — Maladies et ennemis, par M. Girard, 1 vol. avec figures. \$1 00

Le Jardin potager, par Tronchet 150 gravures en noir et en couleurs. 1 vol. \$0 50

Le Jardin d'agrément, par Tronchet, 150 gravures en noir et en couleurs. 1 vol. \$0 50

Le bétail, par Tronchet et Talbot. Le cheval, l'âne, le mulet, le bœuf, le porc, le chien, le chat. 1 vol. 100 gravures. \$0 50

Manuel pratique de l'élevage de poules, par H. L. A. Blanchard, 1 vol. avec 67 figures. \$0 75

L'apiculture (poules et chiens de chasse), par J. Roulli et L. Fortin, 1 vol. avec gravures. \$0 50

Manuel pratique du pisciculteur. Étiologies, cours d'eau, par H. L. A. Blanchard, 1 vol. avec gravures. \$0 90

En vente à la librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS, 256, Rue St-Paul, Montréal.

La Banque de St-Jean

BUREAU CHEF: ST-JEAN P.Q.

Capital autorisé \$1,000,000

Capital souscrit 500,200

DIRECTEURS LOUIS MOLLEUR, Eer., Président

JAS. O'CAIN, Eer., Vice-Président

P. H. ROY, Eer., F. X. GOSSELIN, Eer., M. P. P.

A. A. L. BRIEN, Eer., J. N. GAUTHIER, Caissier

SUCCURSALE DE ST-REMI, C. A. BÉDARD, gérant.

Achetez toujours les

Allumettes de EDDY

LIVRES SUR L'AGRICULTURE, ETC.

Le verger, le potager et le parterre dans la province de Québec, ou culture raisonnée des fruits, légumes et fleurs qui peuvent réussir sous le climat de Québec, par l'abbé Provencier, 1 vol. avec gravures. \$0 15

Manuel illustré du jardinier fleuriste, par Brabant et Bouchard, 1 fort vol., \$0 50

Guide du parfait jardinier potager en hiver, par J. Roulli 1 vol. avec gravures. \$0 50

Manuel du jardinier fleuriste, par Hocquart, 1 vol. avec gravures \$0 50

Manuel illustré du jardinier, Plantes potagères, aromatiques, arbres fruitiers, plantes d'ornement, etc., par Bouchard 1 fort volume relié. \$0 75

Manuel du jardinier, contenant tout ce qui concerne la culture des jardins potagers, fruitiers et fleuristes, par V. Lucas 1 vol. avec nombreuses figures. \$1 00

Truite populaire d'agriculture, de jardinage et de potager, par A. C. P. R. Landry, ouvrage couronné par le Conseil d'Agriculture de la province de Québec, 1 vol. relié. \$1 00

Les engrais en vogue. Guide pratique, par Fayet 1 vol. \$0 50

Compendium agricole, par H. Baril, 1 vol. \$0 50

Manuel de l'apiculteur mobiliste. Noms des canalisations sur les abeilles, en 30 leçons, par l'abbé Duquesnois, 1 beau volume. 20 gravures. \$0 75

L'apiculture moderne, par A. L. Clément. 1 vol. \$1 00

La ruche — Les maladies et les ennemis des abeilles — Utilisation du miel et de la cire. 115 gravures. 1 vol. \$0 50

Manuel d'apiculture. Organes et fonctions des abeilles. — Éducation et produits. — Miel et cire. — Maladies et ennemis, par M. Girard, 1 vol. avec figures. \$1 00

L'art d'élever les abeilles. Description des ruches. 1 vol. \$0 15

L'apiculture moderne, par A. L. Clément. — Miel et cire. — Maladies et ennemis, par M. Girard, 1 vol. avec figures. \$1 00

Le Jardin potager, par Tronchet 150 gravures en noir et en couleurs. 1 vol. \$0 50

Le Jardin d'agrément, par Tronchet, 150 gravures en noir et en couleurs. 1 vol. \$0 50

Le bétail, par Tronchet et Talbot. Le cheval, l'âne, le mulet, le bœuf, le porc, le chien, le chat. 1 vol. 100 gravures. \$0 50</

